



CONCOURS CENTRALE•SUPÉLEC

Rédaction

MP, MPI, PC, PSI

Calculatrice interdite

2025

L'usage de tout système électronique ou informatique est interdit dans cette épreuve.

Remarques importantes

- Présenter, en écrivant une ligne sur deux, en premier lieu le résumé de texte, en second lieu la dissertation.
- Il est tenu compte, dans la notation, de la présentation, de la lisibilité, de la correction orthographique et grammaticale, de la netteté de l'expression et de la clarté de la composition.
- L'épreuve de rédaction comporte obligatoirement deux parties : un résumé et une dissertation. Résumé et dissertation ont la même notation et forment un ensemble indissociable

Partie A – Résumé de texte

Résumer en 200 mots le texte suivant. Un écart de 10 % en plus ou en moins sera accepté. Indiquer par une barre bien nette chaque cinquantaine de mots, puis, à la fin du résumé, le total exact.

Il existe un ou plusieurs équilibres naturels, décrits par les mécaniques, les thermodynamiques, la physiologie des organismes, l'écologie ou la théorie des systèmes ; les cultures ont inventé de même un ou plusieurs équilibres de type humain ou social, décidés, organisés, gardés par les religions, les droits ou les politiques. Il nous manque de penser, de construire et de mettre en œuvre un nouvel équilibre global entre ces deux ensembles.

Car les systèmes sociaux, compensés en eux-mêmes et fermés sur eux, pèsent de leur poids nouveau, de leurs relations, objets-monde et activités, sur les systèmes naturels par eux-mêmes compensés, de même qu'autrefois les seconds faisaient courir des risques aux premiers, à l'âge où la nécessité l'emportait en puissance sur les moyens de la raison.

Aveugle et muette, la fatalité naturelle négligeait alors de passer contrat exprès avec nos ancêtres écrasés par elle : nous voici, à ce jour, assez vengés de cet archaïque abus par un abus moderne réciproque. Il nous reste à penser une nouvelle balance, délicate, entre ces deux ensembles de balances. Le verbe penser, proche de compenser, ne connaît pas, que je sache, d'autre origine que cette juste pensée. Voilà ce qu'aujourd'hui nous nommons pensée. Voilà le droit le plus général pour les systèmes les plus globaux.

[...] Dès lors, dans le monde reviennent les hommes, le mondain dans le mondial, le collectif dans la physique, un peu comme à l'époque du droit naturel classique, mais avec pourtant de grandes différences, qui tiennent toutes

au passage récent du local au global et au rapport renouvelé que nous entretenons désormais avec le monde, notre maître jadis et naguère notre esclave, toujours notre hôte en tout cas, maintenant notre symbiote¹.

Retour donc à la nature ! Cela signifie : au contrat exclusivement social ajouter la passation d'un contrat naturel de symbiose et de réciprocité où notre rapport aux choses laisserait maîtrise et possession pour l'écoute admirative, la réciprocité, la contemplation et le respect, où la connaissance ne supposerait plus la propriété, ni l'action la maîtrise, ni celles-ci leurs résultats ou conditions stercoraires². Contrat d'armistice dans la guerre objective, contrat de symbiose : le symbiote admet le droit de l'hôte, alors que le parasite – notre statut actuel – condamne à mort celui qu'il pille et qu'il habite sans prendre conscience qu'à terme il se condamne lui-même à disparaître.

Le parasite prend tout et ne donne rien ; l'hôte donne tout et ne prend rien. Le droit de maîtrise et de propriété se réduit au parasitisme. Au contraire, le droit de symbiose se définit par réciprocité : autant la nature donne à l'homme, autant celui-ci doit rendre à celle-là, devenue sujet de droit.

Que rendons-nous, par exemple, aux objets de notre science, à qui nous prenons la connaissance ? Alors que le cultivateur, autrefois, rendait en beauté, par son entretien, ce qu'il devait à la terre, à qui son travail arrachait quelques fruits. Que devons-nous rendre au monde ? Qu'écrire dans le programme des restitutions ?

¹ Littéralement « celui / ce qui vit avec »

² Conditions propres à produire des déchets

Nous avons poursuivi, au siècle dernier, l'idéal de deux révolutions, toutes deux égalitaires : le peuple reprend ses droits politiques, rendus parce que volés ; de même les prolétaires rentrent dans la jouissance des fruits matériels et sociaux de leur travail : recherches d'équilibre et d'équité au sein du contrat exclusivement social, auparavant injuste ou lésionnaire, et tendant sans cesse à le redevenir. Tant l'animalité en nous s'acharne à rétablir la hiérarchie, une telle quête jamais ne s'achève ; pendant que nous la poursuivons, une deuxième commence, qui caractérisera notre histoire à venir comme la précédente a marqué de son trait le siècle passé : même recherche d'équilibre et de justice, mais entre de nouveaux partenaires, le collectif global et le monde tel quel.

Nous ne connaîtrons plus, au sens de la science, nos industries ne travailleront ni ne transformeront la face et les entrailles pacifiques du monde, comme nous le fîmes : la mort collective veille à ce changement contractuel global.

On dirait que le règne du droit naturel moderne commence en même temps que les révolutions scientifiques, technique et industrielle, avec la maîtrise et possession du monde. Nous avons imaginé pouvoir vivre et penser entre nous, pendant que les choses obéissantes dormaient, toutes écrasées sous notre emprise : l'histoire des hommes jouissait de soi dans un acosmisme de l'inerte et des autres vivants. On peut faire l'histoire de tout et tout se réduit à l'histoire.

Les esclaves ne dorment jamais longtemps. Cet intervalle prend fin à ce jour, où la référence aux choses nous rappelle violemment. L'irresponsabilité ne dure que pendant l'enfance.

Dans quel langage parlent les choses du monde pour que nous puissions nous entendre avec elles par contrat ? Mais, après tout, le vieux contrat social, aussi, restait non dit et non écrit : nul n'en a jamais lu ni l'original ni même une copie. Certes, nous ignorons la langue du monde, ou nous ne connaissons d'elle que les diverses versions animiste, religieuse ou mathématique. Quand fut inventée la physique, les philosophes allaient disant que la nature se cachait sous le code des nombres ou les lettres de

l'algèbre : ce mot de code venait du droit.

En fait, la Terre nous parle en termes de forces, de liens et d'interactions, et cela suffit à faire un contrat. Chacun des partenaires en symbiose doit donc à l'autre la vie sous peine de mort.

Tout cela resterait lettre morte si on n'inventait un nouvel homme politique.

[...] Quand il parle de politique, Platon cite quelque fois l'exemple du vaisseau et la soumission de l'équipage au pilote, gouverneur expert, sans dire jamais, sans doute parce qu'il l'ignore, ce que ce modèle comporte d'exceptionnel.

Entre la vie ordinaire à terre et le paradis ou l'enfer à la mer existe la disparité du retrait possible : à bord ne cesse jamais l'existence sociale et nul n'y peut se retirer sous sa tente privative, comme le fit Achille, guerrier piéton, jadis. Pas d'échappatoire où la planter, sur un bateau, où le collectif se ferme derrière la définition stricte dessinée par les lisses de la rambarde : hors du cordon, la noyade. Ce tout-social, qui enchantait le philosophe pour des raisons que nous jugerions ignobles, tient les navigants sous la loi de politesse, entendue au sens le mieux dit par le plus politique. Il y a du local, il y a l'être-là, quand l'espace offre des restes.

Depuis la plus haute Antiquité, les marins et sans doute eux seuls connaissent et pratiquent la distance et la conséquence des guerres subjectives à la violence objective, parce qu'ils savent qu'ils condamnent leur barque au naufrage, avant de l'emporter sur l'adversaire intérieur, s'ils viennent s'opposer entre eux. Le contrat social leur vient directement de la nature.

Dans l'impossibilité de toute vie privée, ils vivent sans cesse en danger de colère. Donc règne à bord une seule loi non écrite, cette divine courtoisie qui définit le marin, contrat de non-agression, pacte entre les navigants, livrés à leur fragilité, sous menace constante de l'océan qui, par sa force, veille, inerte, mais formidable, à leur paix.

Tout différent de celui par lequel les autres groupes humains s'organisent et même commencent, le pacte social de courtoisie en mer équivaut en fait à ce que j'appelle contrat naturel.

Michel Serres, *Le contrat naturel*, 1990

Partie B – Introduction de la dissertation

Vous rédigerez intégralement l'introduction de la dissertation suivante :

« Retour donc à la nature ! Cela signifie : au contrat exclusivement social ajouter la passation d'un contrat naturel de symbiose et de réciprocité où notre rapport aux choses laisserait maîtrise et possession pour l'écoute admirative, la réciprocité, la contemplation et le respect, où la connaissance ne supposerait plus la propriété, ni l'action la maîtrise ».

Vous évalueriez la pertinence de cette formule à la lumière des œuvres au programme.

Résumé de texte : proposition de corrigé

Les rapports de force entre la nature et les hommes ont changé. **En effet**, quand l'humanité était moins développée, le monde naturel exerçait sur elle une pression dangereuse, mais, avec le progrès, l'homme est parvenu à le maîtriser et l'exploiter, si bien qu'aujourd'hui il risque de / provoquer sa perte et la sienne. Il faut **donc**, de façon urgente, substituer à ces relations conflictuelles et inégalitaires des rapports harmonieux et contractuels : puisque la nature nous accueille nous avons à obéir aux règles de l'hospitalité en lui témoignant respect et reconnaissance. **Ainsi**, de même que l'histoire / a vu des révolutions faire avancer la justice politique et sociale, devons-nous entamer une conversion, et dans une vision à long terme refonder les liens entre l'homme et le monde, sous peine de nous condamner mutuellement.

Or comment contractualiser ce changement avec un partenaire incapable de parler ? D'/ une part il existe déjà entre les hommes des contrats tacites, d'autre part la nature sait se faire entendre par le langage des forces qu'elle exerce sur nous.

Il faut **alors** changer de paradigme politique, inspirés par la métaphore platonicienne de l'Etat : comme les marins pactisent tacitement / pour résister ensemble aux éléments, ainsi nous devons passer contrat avec la nature pour échapper au naufrage collectif.

218 mots

Introduction de la dissertation : proposition de corrigé

En choisissant de publier, il y a trente-cinq ans, son ouvrage sous le titre *Le contrat naturel*, le philosophe Michel Serres pratique l'intertextualité et convoque implicitement la référence au *Contrat social* de Rousseau. C'est précisément l'idée de contrat qui est au cœur de sa réflexion, novatrice, sur les rapports non plus seulement des hommes entre eux comme chez Rousseau, mais des hommes avec le monde naturel. Ainsi écrit-il dans cet ouvrage : « Retour donc à la nature ! Cela signifie : au contrat exclusivement social ajouter la passation d'un contrat naturel de symbiose et de réciprocité où notre rapport aux choses laisserait maîtrise et possession pour l'écoute admirative, la réciprocité, la contemplation et le respect, où la connaissance ne supposerait plus la propriété, ni l'action la maîtrise ». Autrement dit, l'auteur invite, de façon injonctive, comme sous le coup d'une nécessité vitale, à revenir « à la nature ». Sans nier l'intérêt du pacte social, il suggère d'ajouter un autre type de pacte, avec la nature cette fois. Il s'agirait, selon lui, de transformer, à la fois dans le domaine de « l'action » mais aussi de « la connaissance », le mauvais rapport que nous avons au monde, rapport fait de violence et de rapacité. Cela nous demanderait d'abandonner certains préjugés : l'expression « maîtrise et possession » fait directement écho à l'injonction cartésienne de se rendre comme « maître et possesseur de la nature ». Ce rapport pernicieux et cette vision utilitariste de la nature devraient laisser place à un lien harmonieux avec les choses – à entendre, d'après l'intégralité de l'extrait, comme la nature non-humaine vivante et non vivante. Le philosophe décline ces comportements positifs en une énumération : « l'écoute admirative, la réciprocité, la contemplation et le respect ». Toutefois, la présence du conditionnel (« laisserait », « supposerait ») montre qu'il s'agit d'un vœu, d'une possibilité qui est envisagée mais qui n'est à ce jour pas réalisée car il est dur pour l'homme de perdre son réflexe de dominateur. Par ailleurs que penser des notions de « contrat » fondé sur l'« admiration » et de « respect » que l'homme devrait adopter face à la nature, quand la nature elle-même, comme il le souligne plus loin, ne parle pas et n'éprouve pas, littéralement, de « respect » pour l'homme puisqu'elle « écras[ait] » « nos ancêtres » ? Face à l'invitation pressante de Michel Serres, on est donc en droit de se demander s'il faut réellement souhaiter ce retour à la nature et abandonner nos prérogatives, et si cela est possible. Cette question sera abordée à la lumière des romans de Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers* et de Marlen Haushofer, *Le Mur invisible*, ainsi que du recueil d'articles de Georges Canguilhem, *La connaissance de la vie*. Certes il y a urgence à changer notre rapport à la nature tant sur le plan de l'action que de la connaissance, et à passer un contrat avec elle. Cependant il est difficilement concevable de passer un contrat avec une instance privée de parole – le monde des « choses ». Ne faudrait-il pas alors sortir du dualisme qui oppose l'homme dominateur au monde non-humain dominé, en considérant que l'homme fait partie de la nature ?

Plan détaillé

I- Certes il y a urgence à revenir à la nature, c'est-à-dire changer notre rapport à la nature tant sur le plan de l'action que de la connaissance et à passer un contrat avec elle.

1) De fait, l'homme se montre maître et possesseur de la nature.

VML : Possession par la connaissance, possession de la nature « sans reconnaissance » :

« le capitaine Nemo, [...] me parut posséder à fond 'sa mer Rouge.' » (cf. emploi possessif de « sa »)

« Il la considérait (= « la forêt sous-marine ») comme étant sienne et s'attribuait sur elle les mêmes droits qu'avaient les premiers hommes aux premiers jours du monde » (chap. « Une forêt sous-marine » p. 218)

« la vapeur me paraît avoir tué la reconnaissance dans le cœur des marins » (Aronax à Nemo).

[Chap. « La Mer Rouge »]

Possession & destruction ⇔ prérogative humaine :

« À quoi bon, répondit le capitaine Nemo, chasser uniquement pour détruire ! Nous n'avons que faire d'huile de baleine à bord.

Il s'agissait alors de procurer de la viande fraîche à mon équipage. Ici, ce serait tuer pour tuer. Je sais bien que c'est un privilège réservé à l'homme, mais je n'admets pas ces passe-temps meurtriers. »

[Chap. « Cachalots et baleines »]

MI : L'homme reste un chasseur et un nuisible pour la nature. Cf. l'apparition, à la toute fin du roman, de l'homme qui tue Lynx et Taureau, comme si la vie pacifique de la narratrice avec ses bêtes n'était que vanité et qu'on revenait à la terrible réalité.

CV : mentionne la pensée cartésienne selon laquelle l'homme cherche à se rendre « maître et possesseur de la nature » comme « une attitude typique de l'homme occidental » [p. 142].

2) Un contrat naturel est donc souhaitable et nécessaire car il y a urgence.

VML : Urgence devant la disparition d'espèces :

« C'est ainsi qu'ils ont déjà dépeuplé toute la baie de Baffin, et qu'ils anéantiront une classe d'animaux utiles. L'acharnement barbare et inconsideré des pêcheurs fera disparaître un jour la dernière baleine de l'Océan ».

[paroles de Nemo dans Chap. « Cachalots et baleines »]

Nécessité du contrat, d'un accord, du respect

MI : la narratrice s'interdit de pêcher des truites en été pour leur permettre de se multiplier. Elle respecte le cycle naturel afin d'avoir à son tour à manger [cf. p. 160].

CV : on ne peut pas traiter le vivant naturel comme s'il était un objet inerte. Dès qu'il y a vie, il y a valeur. Notamment quand il s'agit d'expérimenter sur le vivant humain. Le respect de l'objet naturel, en biologie, est capital et nécessaire : « Cette étude a voulu insister sur l'originalité de la méthode biologique, sur l'obligation formelle de respecter la spécificité de son objet, sur la valeur d'un certain sens de nature biologique, propre à la conduite des opérations expérimentales. » [p. 48]

3) Ce « contrat naturel » se traduit par une relation symbiotique et réciproque avec la nature

VML : Nemo n'a pas passé de contrat explicite, mais c'est tout comme. Depuis qu'il a quitté le monde terrestre, il vit en osmose avec l'Océan : le Nautilus fonctionne en parfaite symbiose avec l'élément marin : le sous-marin passe pour une baleine ; l'équipage se nourrit des produits de la mer qui se montre généreuse.

MI : symbiose qui se traduit par la joie réciproque à vivre ensemble éprouvée par la narratrice et les bêtes, notamment Lynx : « Je n'ai jamais pu rester triste bien longtemps à ses côtés. J'avais presque honte de le voir si heureux de vivre avec moi. » [p. 101]

CV : l'homme vitaliste, tout particulièrement le savant, qui correspondent au modèle de GC, est celui qui « se sent enfant de la nature et éprouve à son égard un sentiment d'appartenance et de subordination, il se voit dans la nature et il voit la nature en lui » p. 112 (chap. « Aspect du vitalisme » ; il éprouve pour la nature « un sentiment filial, un sentiment de sympathie ». Le mot sympathie fait écho ici à symbiose (même préfixe grec *sun-* « avec » pour dire que l'homme « vit avec » *sunbiô* ; « subit avec » *sunpaskô*).

II- Cependant il est difficilement concevable de passer un contrat avec une nature privée de parole, le monde des « choses ».

1) Il est problématique de passer un contrat avec une instance qui n'est pas en mesure de s'exprimer, qui n'a pas d'entendement, qu'on ne peut pas comprendre

VML : l'exemple le plus frappant de cette nature hermétique à l'homme est celui de la banquise : « Puis, sur cette nature désolée, un silence farouche, à peine rompu par le battement d'ailes des pétrels ou des puffins. Tout était gelé alors, même le bruit. Le Nautilus dut donc s'arrêter dans son aventureuse course au milieu des champs de glace. » (chap. 13, « La banquise »)

MI : la narratrice ne cesse de confesser son ignorance devant le comportement de ses bêtes, de la nature illisible pour elle, et de ponctuer son récit de « je ne savais pas » : par exemple, « À cette époque, je ne savais pas encore reconnaître les différents signes qui me permettent à présent de prévoir le temps. Je ne savais jamais si le lendemain il allait continuer à faire beau ou se mettre à pleuvoir. » [p. 68]

CV : l'impossibilité de passer contrat avec la nature privée de langage articulé explique qu'on puisse faire sur elle des expérimentations cruelles qu'on ne ferait pas sur l'homme, comme si l'absence de réactions formulées de façon intelligible par les vivants non-humaines justifiait l'absence de respect. C'est ce qu'on peut comprendre quand GC cite le rapport d'un biologiste anonyme concernant la pratique de la vivisection sur les chiens, victimes faciles à se procurer [p. 22, « L'expérimentation en biologie animale »]

2) La vie symbiotique, le « contrat d'armistice », la « courtoisie » que MS appelle de ses vœux un peu plus loin sont-ils vraiment possibles quand la guerre est toujours-là ? La nature elle-même se montre violente (loi du plus fort) et inhospitalière.

MI : la nature est dure, pleine de dangers (froid, chaleur, disette, maladie, mort) ; elle est violente (cf. orages) et inhospitalière : « j'allais souvent avec lui [= Lynx] dans la forêt. Il y faisait froid et inhospitalier » [p. 108]. Le contrat est parfois rompu : contrainte par la faim la narratrice enfreint l'interdit de pêcher, qu'elle respectait auparavant autant par tradition que par conviction : « Il n'y avait pas grand-chose à attendre de la pêche, les truites refusaient de mordre. Il n'était pas question de respecter la saison de pêche, mais de toute façon je ne pris plus rien. » [p. 190]

VML : cf. cf. l'attaque du requin (chap. « Une forêt sous-marine ») & la guerre épique du poulpe géant contre l'équipage du Nautilus. Nécessité de se défendre et de tuer.

CV : la pensée humaine est dépendante des besoins naturels et des « pressions du milieu » exercées sur l'homme. [p. 13]

3) L'homme ne peut pas se contenter de contempler et d'admirer, il doit aussi maîtriser la nature, voire tuer, pour survivre.

CV : la connaissance de la nature fait partie des stratégies de contournement des obstacles et de sécurité / survie de l'homme. Or le temps d'« un savoir contemplatif et désintéressé » (cf. p. 137, « Machine et organisme ») est dépassé ; la science de la nature ne peut en rester là et doit passer par l'expérimentation pour connaître en profondeur la nature et la maîtriser.

MI : fatalement l'homme doit tuer pour survivre, même s'il n'aime pas cela, comme en témoigne la narratrice : « La perspective de ces activités meurtrières ne me plaisait pas, et pourtant je n'avais pas d'autre choix si je voulais rester en vie ainsi que Lynx » [p. 37].

« Il me fut difficile de tuer du gibier. Je dus me forcer à manger [...]. Je ne perdrai jamais cette répugnance à tuer [...] et il me faut la surmonter chaque fois que j'ai besoin de viande. » [p. 108]

VML : épisode de la chasse sous-marine, destiné à refaire les réserves de nourriture (« si je vous ai promis une promenade en forêt, je ne me suis point engagé à vous y faire rencontrer un restaurant », Nemo à Aronax p. 205, chap. « Une invitation par lettre »), autrement dit il faut chasser pour se nourrir.

III- Ne faudrait-il pas sortir du dualisme qui oppose l'homme dominateur au monde non-humain dominé, en considérant que l'homme fait partie de la nature ?

1) L'homme ne se montre pas toujours « maître et possesseur de la nature ». Il sait se fondre dans la nature, se faire humble, ne pas laisser traces.

CV : dans le champ de l'expérimentation en biologie, ce qui est important est de prendre la nature / la vie pour ce qu'elle est, sans la réduire. La connaissance du vivant nécessite de reconnaître ses limites, d'intégrer la naïveté et l'originalité de la vie. La compréhension biologique repose sur une acceptation humble du donné : « Nous pensons, quant à nous, qu'un rationalisme raisonnable doit savoir reconnaître ses limites et intégrer ses conditions d'exercice. L'intelligence ne peut s'appliquer à la vie qu'en reconnaissant l'originalité de la vie. La pensée du vivant doit tenir du vivant l'idée du vivant. » [p. 16]

VML : Aronax à la toute fin du roman souhaite que Nemo abandonne son esprit de vengeance et se limite à être « le savant [qui] continue la paisible exploration des mers » (« Conclusion », p. 641).

MI : la narratrice vit dans un univers complètement naturel qui n'a plus rien à voir avec la société de consommation / la civilisation. Tous les objets matériels qui pouvaient la lui rappeler se dégradent progressivement (poste de radio, réveil, montre, feuilles de papier). La seule trace qu'elle pourrait laisser est son journal, mais ce n'est pas certain : « Il est peu probable que ces lignes soient un jour découvertes. Pour l'instant je ne sais pas si je le souhaite. » (p. 7).

2) Il n'y a pas d'un côté l'homme, son activité, ses connaissances, et de l'autre la nature / les choses / les « objets-monde. Les deux instances font partie d'un système global.

VML : l'océan a des caractères anthropomorphiques (cf. circulation des courants marins comparés à la circulation sanguine, p. 231-232), tout comme le Nautilus (qui présenté par Nemo comme la chair de sa chair – « Oui, il aimait son navire comme son enfant ! » chap. « Quelques chiffres »). Ce mélange des genres entre choses – nature non-humaine – hommes manifestent leur interdépendance et leur appartenance à un système global.

MI : la narratrice ne se sent pas différente de ses bêtes : « Les barrières entre les hommes et les animaux tombent très facilement. Nous appartenons à la même grande famille » [p. 274]. « Cet été-là j'oublia complètement que Lynx était un chien et pas un homme. Je le savais, mais cette différence n'avait pour moi plus aucun sens. Lynx aussi avait changé » (p. 309). Même les objets sont pourvus de qualités humaines : le réveil devient animé : « Il paraissait en bonne santé » (p. 302).

CV : « Nous soupçonnons que, pour faire des mathématiques, il nous suffirait d'être anges, mais pour faire de la biologie, même avec l'aide de l'intelligence, nous avons besoin parfois de nous sentir bêtes » [p. 16]